

L'exil est ce qui m'arrive

Pierre Ansay

Numéro 9, automne 2017

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87129ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ansay, P. (2017). L'exil est ce qui m'arrive. *TicArtToc*, (9), 32-35.



Installation : Mehel.
Errance..., œuvre composée,
médium mixte, 2017. » » »

Photo : Christian Campana » » »

L'exil est ce qui m'arrive

Pierre Ansay

Comment chanterions-nous les cantiques de l'Eternel sur une terre étrangère ? Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite se dessèche ! Que ma langue s'attache à mon palais, Si je ne me souviens de toi, Si je ne fais de Jérusalem le principal sujet de ma joie !¹

Je voudrais défendre l'idée que l'exil est une catégorie de l'existence. Dans l'exil, il est question du devenir hors du sol, de la sortie hors de l'identité stable, fuite désolante, hors de son sol, expérience qui se déracine. Mais cette catégorie générale se distribue très différemment et davantage si je postule qu'il existe une arithmétique des souffrances avec plusieurs trajets sociaux et politiques possibles. Ce quantum de souffrance semble se conjuguer quantitativement et différemment selon que l'on vient chez les étrangers en diplomate, ce qui fut mon cas au Canada et singulièrement au Québec pendant 7 ans, selon qu'on y vit comme travailleur immigré qualifié et bien inséré comme les Belges au Canada ou réfugié politique, migrant sans papier, travailleur saisonnier mexicain ou artiste iranien souvent issu de bonne famille. On pourrait dire non sans raison qu'« un diplomate n'est pas un exilé », mais cet « expat » répondrait, surtout s'il est allemand, « quel que soit mon statut social, je souffre loin de ma Heimat, loin de ma mère « matrie » qui n'a pas fait de moi un quiconque ».

L'exil, un thème bateau ?

Nous avons beau jeu de compulsier l'abondante littérature portant sur les chemins, les souffrances et les créations des exilés, car le thème de l'exil est une catégorie autant philosophique qu'artistique. Cette thématique est à notre disposition, pour résumer et penser les expériences des autres, rendues par l'art et les récits romanesques. Cette production de sens se

L'exil est une expérience de vie douloureuse et confrontante, marquée par le déracinement et la cohabitation de l'étranger avec l'étranger. Cette expérience se vit selon diverses modalités, autant pour les élites migratoires que les artistes en devenir ou les travailleurs immigrés. Ces diversités ne doivent pas nous empêcher de concevoir l'exil comme une catégorie générale de l'existence. Qu'en est-il de notre persistance quand nous sommes étrangers à nous-mêmes et à nos nouveaux autres ?

montre plus discrète quand il s'agit de faire le récit des hommes infâmes, sans renommée, des sans nom, des sans-grades, des femmes et des hommes tirés pour un jour par la magie de l'art hors de leur noir destin, projetés pour un jour en pleine lumière comme ces mineurs italiens exportés en

Belgique pour extraire le charbon et magnifiés par des films tels que *Déjà s'envole la fleur maigre* de Paul Meyer ou *Misère au Borinage* d'Henri Storck et Joris Ivens. L'exil, il faut le vivre, et qui peut le partager avec moi, sinon celui qui l'a vécu plus intensément que moi, soit l'étranger stigmatisé, étiqueté, classifié dans le régime des tares honteuses. Il faut dire et montrer la détresse du regard, écouter les nostalgies partagées, « ah ! toi aussi, tu es étranger », et devenir étranger à tes mondes, celui d'avant et celui d'ici, celui qui t'a vu naître et que tu es sommé d'oublier, de refouler parfois comme une tare honteuse, sans quoi pèsera sur toi quelque obscure malédiction que tu liras sur les lèvres des étrangers d'aujourd'hui.

Si je t'oublie, Jérusalem ?

La question de l'oubli est-elle sans intérêt ? Je ne pourrais pas choisir de t'oublier, toi, ma Jérusalem, ma Mathilde, tu restes là comme l'ombilic de mes devenirs, la partie de moi contrainte et sa part la plus secrète, celle qu'il faut cacher mais où réside la force de résister, *re-stare* en latin, rester debout. Non, petite Jérusalem qui a bercé mes rêves d'enfant, l'artiste dira, fera, je ne t'oublierai pas, je chanterai tes noms multiples, je dirai tes images et quand le nouveau monde sera pour moi un désert, quand les autres y seront oiseaux de proie, je resterai sur les bords de ta route, désarmé, en perte de remparts protecteurs, mes chansons, mon film, mes peintures feront ma persistance mais j'imagine, peut-

être faussement, que toi, mon nouvel étranger, tu ne les écouteras pas, tu n'y verras rien, mes affaires te fatigueront bien vite. Je dois me faire à l'idée que mes divinités protectrices ont disparu de mes autels, et que le jour, à quelque chose près, sera pire que la nuit, et dépourvu de substance. Je ne suis rien de plus que des lignes de fuite.

Et l'exil est ce qui m'arrive

L'exil fabrique une somme d'événements qui m'ont saisi, produit, malaxé, désorienté, dissous et laissé en perte de repères. Des événements s'accrochent les uns aux autres, se laissent rassembler dans la déréluction que chante le psalmiste.

Seigneur, écoute mon appel!

Que ton oreille se fasse attentive

Au cri de ma prière!

Si tu retiens les fautes, Seigneur

Seigneur, qui subsistera ?²

Retenir mes fautes, oui, certes, comme les héros de Kafka, j'ai quitté le monde des pères et des filiations, je suis coupable de sortir du carcan familial. Il faut que je trouve un tuteur pour résilier, un tuteur qui *ne retiendra pas mes fautes*. La punition, c'est la disparition. Où sont mes odeurs ? ma famille ? mes émissions de radio préférées ? mon club de foot que je supporte au-delà de toute rationalité ? Où puis-je reconnaître le délicieux accent du terroir ? D'autres noms viennent pour décrire des souffrances vagues qui se conjuguent sous le nom de la perte, du déracinement. « *L'expatrié*, écrit Nancy Huston³, découvre de façon consciente (et parfois douloureuse) un certain nombre de réalités qui façonnent, le plus souvent à notre insu, la condition humaine ». Oui, j'ai perdu ma marque de fabrique, ma chaîne de montage, celle qui m'a fait, a disparu et cette disparition pourrait me faire disparaître, à mon tour.

Retrouver son enfance pour tenir le coup

L'exilé retombera dès lors en enfance, dans les caresses-souvenirs qui le maintiennent. Il hume les odeurs, reconstruit les lieux intimes qui l'ont fait, suit en images les trajets vers l'école, viennent alors la ville de l'adolescence, les premières amours et les grandes espérances qui promettaient l'aventure exaltée sans laisser entrevoir les épreuves exilaires. Adossé au balcon de la rue Sainte Geneviève, derrière le Château Frontenac à Québec, je voyais les porte-conteneurs retourner vers Anvers et j'enviais ces marins d'imaginaire, ces musiques de cornes de brume, ces appels déchirants, « reviens, biquette, reviens », criait Monsieur Seguin à sa chèvre partie.

Mon corps est ici, mais mon âme ?

Et dans ces expériences de déracinement, nous ne jouons pas dans les mêmes pièces, le metteur en scène mondial et global nous assigne des trajets, des postures

et des persistances qui vont de la transfiguration artistique aux résistances humbles et têtues. Pour ces dernières, il faut dire le nom de l'arrachement initial au cadre de vie têtue qui permettait de tenir, attachement qui s'évapore et qui laisse la femme ou l'homme seul, ou dans un entre-soi resserré. La perte de la terre natale est bien rendue par l'artiste qui la vit, s'éprouvant en communion avec le détaché, mon corps est ici, mais mon âme – ma vie psychique – est restée là-bas. Je dois faire incursion en dehors de la langue de ma mère et baragouiner, voire même m'efforcer à la sur-qualité linguistique, mieux parler la langue de l'autre que l'autre, langage châtié qui est autant langage de châtiment, péché inexpiable, mais « tiens, bizarre ! vous parlez sans accent » ! Nancy Huston a écrit des choses merveilleuses à ce sujet dans *Nord perdu*. Notre vie, écrit-elle, est faite de mille petites histoires qui, chez les autres, n'intéressent personne, nos manières, nos coutumes, notre rapport aux enfants, notre humour qui ne fait plus rire que son moi rentré,

Ici, vous taisez ce que vous fûtes. L'enfance, les comptines, la nourriture, les écoles, les amis d'enfance, personne ne connaît, ce n'est pas la peine, vous n'allez pas les assommer en leur faisant un cours sur l'ouest du Canada, le protestantisme, les champs de blé, les chanteurs country, les puits de pétrole (...), votre père, votre mère, tout ce qui vous a formé, vous a fait vous, ils l'ignorent et ce n'est pas grave, me direz-vous ; même si je n'en parle jamais, je le garde quelque part enfoui au fond de mon cœur, de ma mémoire, je ne puis le perdre⁴.

Le chômage ou l'exil comme relégation

Le chômage, déjà, est un lieu de relégation, d'exil forcé. Un jour, un formulaire ou un directeur des ressources humaines vient vous signifier l'expulsion hors de la communauté des utiles, vous voilà ostracisé, les collègues, la répétition des journées laborieuses, les allers-retours des train-train, le mouvement pendulaire des navettes scandait votre existence de demi-fourmi fière de son soi, et soudain, pff ! ça fuit, ça perd de sa substance, il y a une fuite dans le moteur désirant qui me construisait, plus d'arrêt à la station de mon essence, mon substrat, dira l'exilé social, se décompose. Et ce moteur désirant qui se met à fuir, qui chauffe au point de se perdre, crée une situation qui le met hors de soi mais il est tenu de rentrer aussitôt dans le rang, de comprimer sa colère. Guerre de sens, et possibilité infirme de se connecter à d'autres fuyards pour mettre en commun les pertes, fuir ensemble. Ça commence à s'évanouir, mais pas de plaisir, seulement des errances, Exil, es-tu le vrai nom du désir ?

L'identité est mise en carte

Pour le travailleur immigré, même sélectionné sur CV, il faut tenir quand se perd l'entre-soi, quand le régime

des évidences, qui organisait la poésie possible de nos jours, s'est évanoui, s'est perdu et surtout (beaucoup le savent et en souffrent) s'est perdu à jamais. Le nom, même, le nom du père, cède devant les conjugaisons du féminisme qui déstabilise à jamais les évidences patriarcales. Certains devront franciser leur nom, y ajouter des voyelles, supprimer comme l'ont fait les travailleurs polonais des successions de consonnes, ou infiniment plus grave, comme pour les Juifs en France et en Belgique durant la Seconde Guerre mondiale, réduire à néant le patronyme, Goldstein devient van Pettegem. La carte d'identité prend alors la place de l'identité perdue, et l'administratif remplace la communauté où les noms vous étaient attribués par les patriarches. Les solidarités de proximité cèdent ainsi la place aux guichets de l'assurance, et on risque fort de se perdre dans les formulaires et sur les plateformes numériques de l'Uber-économie.

Je dois m'y faire, je geins d'y faire

Ici, dans ce nouveau pays, beaucoup de ce qui me constitue ne peut se partager. J'indiffère et mes récits de même. Je découvre cette négligence, nec legere, ce désintérêt pour mon récit, mon roman de vie. Ces traits collectifs qui m'ont produit, ces bouées de sauvetage qui résistent aux ondes du déracinement, ne disent rien à mes « nouveaux autres ». Je ne peux les donner en partage, suprême honte, car ce don sera poliment refusé lors de conversations mondaines où le désintérêt agacé pour mon récit se manifestera après vingt secondes. Je me découvre alors, à travers cette méconnaissance, comme une partie séparée d'un collectif éloigné, à jamais perdu mais toujours subsistant, comme un obscur secret qui n'intéresse personne. Je suis désemparé, débranché, décollectivisé, je pourrais allonger la série des verbes auxquels je peux accoler le préfixe « dé ». Je traîne avec moi, selon les mots de Tahar Ben Jelloun, ma valise invisible mais qui pèse si lourd :

Les gens qui se déplacent, qui immigrer, ont souvent des excédents de bagages. Ils transportent trop de valises, de sacs, de caisses. C'est l'effet manifeste de l'angoisse (...) La fatigue, parfois la lassitude et un certain niveau d'agacement donnent au migrant un statut: il est l'homme sans terre allant vers une autre terre dont il ne connaît pas les limites et les règles⁵.

Je peux dire que je traverse votre frontière le cœur serré, j'entre chez vous comme par effraction, je ne m'y sens pas très bien et seul, mon statut protégé de diplomate m'autorise à exprimer mon malaise, mes valises sont diplomatiques. Je pense et j'expérimente que je ne suis pas le bienvenu, mes machines désirantes ne sont pas réglées au quart de poil avec celles des autochtones, nos désirs diffèrent et divergent.

On dirait qu'il s'agit d'un traumatisme incurable. C'est que l'arrachement est une violence en soi; quitter sa terre, quitter une partie de sa famille, s'arracher, c'est-à-dire extirper les racines et les transporter

ailleurs est une opération violente qui ne se fait pas sans douleur⁶.

L'exil en mode Belgique, une expérience muette

Les Belges, au Canada, sont des immigrés réalistes et bienvenus car ils disparaissent aussitôt dans le non-être bien de chez nous qui fait bien chez vous. Meilleurs que les Dupont et Dupond, ils se fondent au mieux et au plus vite dans l'« amasse », toutes les statistiques sociodémographiques le disent sans le chanter, *c'est l'intégration parfaite, le sans problèmes, la meilleure des singularités culturelles amaigries qui disparaît au plus vite, un stock qui fait des nombres sans faire de bruit et sans faire d'histoire*. Envers ces anciens Belges, ces *newfies*, aucune dette à acquitter, comme l'écrivait un journaliste québécois. Pas de défilé de la Saint Patrick, ni ces 14 juillet célébrés avec la mère ingrate, juste le 21 juillet une dizaine d'anciens qui fleurissent le monument aux soldats canadiens morts pour leur patrie⁷, avec une Brabançonne crachotée par un ancien enregistreur improbable⁸. Personne, ou à peu près personne ne citera les ponts en acier construits ici, l'école québécoise du violon enseignée sur trois générations par des professeurs belges, la fondation des H.E.C. et cent autres réalisations têtues de Belges qui ne disent rien à ceux qui n'y ont rien entendu. Mes compatriotes ont compris, plus vite que certains, que le mieux était de disparaître comme patriotes, sans flonflons, sans faire d'histoire. Et dès lors, réalisant le vœu de Léonard dans *Zelig* de Woody Allen, nos exilés disparaissent comme exilés, ce que les réalistes nomment une immigration réussie. **TIC**

1. Psaume 137.

2. Psaume 130.

3. Je reviendrai à plusieurs reprises sur ce splendide petit livre de Nancy Huston, *Nord perdu*, Editions Actes Sud, Arles, 1998.

4. Nancy Huston, *ibid.* p. 21.

5. Tahar Ben Jelloun, *Diversité culturelle, la valise invisible*, en lecture libre sur le Web.

6. *Ibid.*

7. Ce monument jouxte la Basilique-Cathédrale Marie Reine du Monde, dans le centre de Montréal.

8. La fête nationale belge a lieu le 21 juillet, et ceux qui la connaissent encore chantent notre hymne national, *la Brabançonne*.

Docteur en philosophie et diplomate belge retraité, en poste à Québec de 2002 à 2008, **Pierre Ansay** a publié une vingtaine de livres de philosophie, dont récemment, *Gaston Lagaffe philosophe*, 2012, *Nos devenirs spinoziens, fraternels et anarchistes*, 2013, *Petite plomberie spirituelle, se détacher avec Spinoza et Maître Eckhart*, 2014, *36 outils conceptuels de Gilles Deleuze*, 2015, *Vie spirituelle et engagement*, 2015 et *Spinoza au ras de nos pâquerettes*, 2016, tous publiés chez Couleur livres à Bruxelles.